



HAL
open science

Monde, discours, ” sujet énonçant ” : quelles modalités de constitution pour la conscience?

Julien Longhi

► **To cite this version:**

Julien Longhi. Monde, discours, ” sujet énonçant ” : quelles modalités de constitution pour la conscience?. Res Per Nomen II, May 2011, Reims, France. pp.251-264. hal-00944234

HAL Id: hal-00944234

<https://hal.science/hal-00944234>

Submitted on 10 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Monde, discours, « sujet énonçant » : quelles modalités de constitution pour la conscience?

Julien Longhi
Université de Cergy-Pontoise
julien.longhi@u-cergy.fr

Abstract

In this paper we first examine various approaches of discourse and their specifications according to a number of theories (phenomenology-enaction, polyphony, constructivism). We then try to understand how consciousness is constructed in discourse and we apply the resulting model to literary examples to show how various levels of enunciation are linked to ensure the construction of subjectivity in discourse, and therefore in language.

Introduction

Pour Coquet (1997 : 37), le concept de discours selon le point de vue de la sémiotique discursive se définit comme une organisation transphrastique rapportée à une ou plusieurs instances énonçantes. A partir des travaux de Benveniste, il dégager une orientation phénoménologique en rapport avec le primat du discours sur la langue : « La langue se forme et se configure dans le discours ». Primauté qui se vérifie encore sur le plan de la morphogénèse, puisque c'est avec le discours que « commence » le langage. Saisir la spécificité du discours conduit à reprendre quelques-unes de ses propriétés indissociables, et d'abord celle de l'*instance, centre* de discours. La notion a été introduite par Benveniste sous la forme d'« instance de discours », à savoir, d'« acte discret et chaque fois unique par lequel la langue est actualisée en parole par un locuteur » (Coquet, 1997 : 103). Dans une perspective héritée de Ducrot (qui distingue locuteur et énonciateur), Rabatel (2005 : 59) précise que « repérer un énonciateur dans un discours implique de rechercher sa présence à travers la référenciation des objets du discours (y compris en l'absence des marques du *je-ici-maintenant*), puis de préciser si l'énonciateur est celui qui est en syncrétisme avec le locuteur (= E primaire ou principal), ou s'il s'agit d'un énonciateur intratextuel ». Ainsi, d'une manière générale, l'énonciation peut être abordée de deux manières différentes, selon que l'on envisage l'acte d'énonciation ou l'énoncé.

Cette contribution vise à examiner ces positionnements et leur spécification selon différents modèles, pour mesurer la place du sujet énonçant dans la construction de la conscience en discours. Qu'un sujet construise son identité dans le cadre d'un discours implique en effet l'apparition d'une subjectivité et d'une conscience : les approches présentées considèrent que ce sens provient du sujet, ou de l'énoncé lui-même, ou selon des interactions spécifiques. Cette confrontation permet de dégager des caractéristiques de l'apparition du sujet énonciateur dans le discours et, conséquemment, en langue, et l'illustre dans quelques exemples littéraires contemporains (romans mettant en scène des « jeunes de banlieue » lors de leur présentation dans la narration).

1. Sujet parlant et énonciation : phénoménologie, autopoïèse et sens commun

Les travaux de Benveniste, qui ont introduit l'énonciation comme élément central de l'analyse linguistique, entrent en résonance avec les thèses développées dans le cadre de la phénoménologie de la perception : un éclairage mutuel de ces appréhensions de l'énonciation nous permettra de la problématiser en rapport avec le monde, le sujet et la conscience.

1.1. Phénoménologie de l'énonciation, enaction et autopoïèse

Pour Merleau-Ponty, le geste linguistique comme tous les autres, dessine lui-même son sens. Si le langage a bien un intérieur, cet intérieur n'est pas une pensée fermée sur soi et consciente de soi mais il présente ou plutôt il est la **prise de position du sujet dans le monde de ses significations** : « le terme de « monde » n'est pas ici une manière de parler : il veut dire que la vie « mentale » ou culturelle emprunte à la vie naturelle ses structures et que le sujet pensant doit être fondé sur le sujet incarné » (Merleau-Ponty, 1989 : 225). Le sens des mots n'est pas contenu dans le mot comme son. Mais c'est la définition du corps humain de s'approprier dans une série indéfinie d'actes discontinus des noyaux significatifs qui transcendent ses pouvoirs naturels : « les langages [...] sont le dépôt et la sédimentation des actes de parole dans lesquels le sens informulé non seulement trouve le moyen de se traduire au dehors, mais encore acquiert l'existence pour soi-même, et est véritablement créé comme sens. Ou encore on pourrait distinguer une parole parlante et une parole parlée » (*Ibid.*, 229).

Cette problématique rejoint celle de Durafour (2004), autour de l'enaction et l'autopoïèse. Pour Durafour, se pose la question de savoir comment et selon quelles modalités les hommes parviennent à se comprendre : en fait, *que signifie savoir une langue ?* Être créatif, produire du sens nouveau en discours dans une langue historique donnée ? Dans une problématique des conditions de l'apparition et de la formation du sens dans l'expérience perceptive, il s'agit de pouvoir envisager la *variabilité* et la *nouveauté* de manière positive et originaire : comprendre l'autre, c'est toujours le comprendre spontanément à partir de soi, de son propre intérieur cognitif et émotionnel, et c'est toujours non per(re)cevoir *passivement*, comme le suggère le mot réception, le sens *des* mots (leur appartenant), mais bien plutôt montrer spontanément la capacité intentionnelle et transcendante, altéritaire, de se mettre spontanément dans les pas de celui qui s'énonce ou s'est énoncé et dont le texte est matériellement la trace verbale, et créer à partir de cette linéarité, mais sans jamais causalement y attacher et y réduire la forme du sens global du texte T perçu / compris. Du concept interdisciplinaire d'auto-organisation autopoïétique introduit par Varela (1988) en *phénoménologie biologique*, il présente l'application singulière en *sémiotique phénoménologique*. Il décrit cette application dans le lieu verbal et cognitif local, génétiquement fondamental, appelé le *métabolisme propositionnel*, moment génétique producteur du sens de la proposition p au temps t, dont l'itération dans le temps de l'expérience de la perception-compréhension des phrases du texte T sera / fera le parcours génétique unitaire et continu du déploiement et du développement de l'individuation du sens global spatio-temporel de la Gestalt D(iscours). Deux formes de causalités entrent en synergie (Durafour, 2004 : 10) :

- 1) globalement au niveau macro-sémantique du discours D et localement, au niveau de chaque acte de perception / réénonciation des propositions p, une causalité holiste et finale unidirectionnelle par l'opération de laquelle, selon le principe gestaltiste de la précédenance génétique du tout sur la partie, la conscience percevante, dès avant l'acte effectif de perception anticipe téléologiquement l'objet-encore-à-crée (forme synthétique a priori universelle-particulière de nature intersubjective) qui ne reçoit ses contours sémantiques global et locaux précis actuels, ontiques, que dans les actes effectifs de la perception des phrases P du texte T ;
- 2) localement, au niveau micro-sémantique, dans p, une cause déterministe par laquelle la perception du signifiant amène, en raison de la relation conventionnelle (causale) qui les unit, le signifié. [...] cette opération de détermination / fragmentation sémantique (selon le sens) du signifié unitaire de langue est l'œuvre du système relationnel de la Gestalt temporelle D en train de se former. [...] Porteur du sens qui ainsi lui advient, le signe devient un mot du discours individuel D, lequel est ainsi en principe le produit d'une autre conscience ou, du moins, un produit créé à partir du soi du sujet percevant sous la conduite naturellement inconsciente d'une autre conscience (objets culturels).

Cette prise de position du sujet parlant conduit à le considérer comme sujet énonçant, afin de rechercher les marques du positionnement du sujet dans le processus énonciatif.

1.2. Le sujet énonçant

Dans *Phusis et logos*, Coquet (2007) précise que le monde naturel, cognitif et social laisse des traces dans le langage : entre l'événement, l'expérience de l'événement et l'expression de l'événement (le discours), il n'y a pas de solution de continuité : l'un intègre l'autre. Le sujet parlant fait renaître par son discours l'événement et l'expérience de l'événement. Avec « *je* » par exemple, toute « instance de discours » actualisée nécessite une présence, celle de l'instance qui s'énonce en l'énonçant. Il y a donc un continuum entre la réalité, le langage et l'instance énonçante. Benveniste intègre ainsi le processus de l'énonciation dans son étude linguistique, et la série qu'il repère (*ici, maintenant, etc.*) s'accroît d'un grand nombre de termes procédant de la même relation. Mais pour Benveniste il ne sert à rien de les définir par la deixis si l'on n'ajoute pas que la deixis est contemporaine de l'instance de discours que porte l'indicateur de personne : l'essentiel est **la relation entre l'indicateur et la présente instance de discours** à laquelle il réfère. La référence au sujet parlant doit également faire l'objet d'une attention minutieuse. C'est en effet en s'identifiant comme personne unique prononçant *je* que chacun des locuteurs se pose tour à tour comme « sujet ». Un énoncé personnel fini se constitue sur un double plan : il met en œuvre la fonction dénominateur du langage pour les références d'objet que celle-ci établit comme signes lexicaux distinctifs, et il agence ces références d'objet à l'aide d'indicateurs auto-référentiels correspondant à chacune des classes formelles que l'idiome reconnaît. C'est pourquoi Benveniste (1966) interroge la conception du langage comme système de communication (cela plus particulièrement dans le chapitre 21 : « De la subjectivité dans le langage ») : c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet. Est « ego » qui dit « ego ». De plus, **la conscience de soi** n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. La condition de l'homme dans le langage est donc unique, comme le souligne Benveniste (1966 : 260) : « C'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes [« moi » et l'« autre », l'individu et la société] et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité ». D'ailleurs, dans son étude de la philosophie analytique, Benveniste amende certains postulats d'Austin au profit de cette conception : l'énoncé performatif doit nommer la performance de parole et son performateur. Benveniste peut à juste titre être reconnu comme un précurseur dans un certain nombre de domaines de l'analyse linguistique. Sur les rapports qui nous intéressent entre la linguistique et la phénoménologie, son œuvre ne doit pas être oubliée, comme le rappelle Coquet (1997 : 79) :

En procédant ainsi au réexamen de la notion de deixis, en dégageant les propriétés intrinsèques de la discursivité, d'où le recours aux notions de position, de mouvement, de champ et de centre ; aux couples présent/présence ; au lien unissant la personne à l'instance ; finalement, *horresco referens* ! à la substance, Benveniste tourne le dos au « sémantisme clos » que déplorait P. Ricoeur. On sait qu'il croyait nécessaire de travailler avec plusieurs linguistiques.

Si les travaux de Benveniste s'appuient sur des outils linguistiques, ces outils sont considérés comme des traces de l'acte d'énonciation, sur lequel se centre la recherche. Ces traces sont repérables notamment par la compétence topique (CT) introduite par Sarfati (2008 : 98) : pour les sujets impliqués dans une ou plusieurs institutions de sens,

[la CT] coïncide avec *une activité de synthèse perceptive et cognitive intervenant sur les normes mises en jeu au cours d'une performance sémiotique. Cette activité se déploie par anticipation et rétroaction, ajustement et stabilisation, questionnement et réévaluation des possibles normatifs afférents à la latitude expressive des sujets. Autrement dit, l'institution d'un sens commun* (car il y a autant de sens communs qu'il existe d'institutions de sens et de communautés de discours) *consiste moins dans la reconnaissance d'un savoir partagé ou préétabli que dans la délimitation et le remaniement d'un savoir propre sans cesse réévalué et « négocié ».*

Elle permet ainsi de déterminer le profil normatif d'un discours ainsi que des séries textuelles qui lui sont afférentes, à partir du traitement de différents corpus (Longhi, 2008).

Bien qu'héritant de l'argumentation dans la langue, cette approche diffère de celles que nous allons décrire à présent, qui prolongent et rompent partiellement avec l'énonciation comme acte, pour ce centrer sur l'énonciateur dans son rapport à l'énoncé.

2. Les dimensions linguistiques de l'énoncé : approches argumentatives et constructivistes

En effet, alors que les approches développées dans le point 1 se centrent sur l'énonciation comme processus par lequel le sujet investit son discours (et cette présence est repérable par l'analyse), les théories que nous présentons à présent s'attachent à étudier des énoncés, et recourent pour cela à la convocation de l'énonciateur (ou un équivalent spécifique).

2.1. Point de Vue (PDV) et Ton

Dans l'approche ducrotienne du **PDV** par Rabatel (2005), le locuteur (L) est l'instance qui profère un énoncé, selon un repérage déictique ou anaphorique, tandis que l'énonciateur (E), proche du sujet modal de Bally, assume l'énoncé. Un développement plus original par rapport à la théorie initiale est apporté par Lescano, qui propose une définition d'énonciateur qui ne se fonde pas sur l'origine des contenus communiqués : il développe une idée (déjà amorcée par Carel, 2008) selon laquelle les énonciateurs « sont des figures mythiques – et non des individus identifiables dans le monde ou dans un roman – qui, plutôt que de marquer l'origine des contenus, indiquent la « force » de l'assertion, le « ton » de l'énoncé, ce mot pris dans ce sens que l'on peut demander à quelqu'un de « cesser de parler sur ce ton » » (Lescano, 2009 : 47). Cette approche suppose que le sens d'un énoncé est constitué d'une ou plusieurs unités où l'on trouve un contenu sémantique lié à deux paramètres : l'énonciateur et une « attitude du locuteur » vis-à-vis du contenu. Le « **ton de locuteur** » est adopté « lorsqu'est impliquée de manière directe la construction de l'ethos, en prenant une notion d'ethos qui dépasse les limites de la rhétorique classique, car on l'identifiera au “locuteur en tant que tel” de Ducrot (1984), défini comme l'image que l'énoncé construit de son auteur » (Lescano, 2009 : 48) : c'est montrer que l'ethos est en jeu, c'est produire un énoncé explicitement éthique (c'est montrer que l'on construit sa propre image). Le « **ton de Monde** » est « proche de ce que Benveniste (1966) appelait l'histoire, ces discours censés ne pas avoir de locuteur, et aussi de ce que Berrendonner (1981) nommait le Fantôme de la vérité » (Lescano, 2009 : 51). L'énoncé qui pose un contenu sur un ton de Monde construit tout autant une image de son auteur que celui qui adopte un ton de Locuteur, sauf que cette construction ne fait pas l'objet de l'énonciation : bien qu'avec la voix du Monde l'ethos soit construit de façon indirecte, il est bien construit. Enfin, le « **ton de Témoin** » « entremêle ce qu'on appelle d'habitude « savoir » et « perception » [...] il possède un effet étranger aux autres tons : il construit en même temps une image de l'interlocuteur, un interlocuteur qui n'a pas accès à ce dont on parle, un interlocuteur ignorant » (Lescano, 2009 : 52).

2.2. Polyphonie

Cette approche de Lescano, qui s'appuie sur la polyphonie, nous amène à considérer également un point de vue spécifiquement polyphonique, tel qu'il est présenté dans le cadre de la ScaPoLine (la théorie SCAndinave de la POLyphonie LINGuistiquE), dont le but est de « créer une théorie formalisée qui soit en mesure de prévoir et de préciser les contraintes proprement linguistiques qui régissent l'interprétation polyphonique » (Nølke, 2009 : 81) :

Dans la ScaPoLine, nous ne parlons pas d'énonciateurs : les « voix », ou plutôt les points de vue, sont associées directement aux êtres discursifs (ê-d en abrégé), terme central de cette théorie. Les ê-d sont conçus comme des images des « personnes » qui peuplent le discours, créées par le locuteur.

Concrètement, la structure polyphonique se compose de l'ensemble d'instructions que pourvoit la langue pour l'interprétation polyphonique des énoncés, et « la configuration polyphonique est le sens polyphonique que le linguiste associe à l'énoncé. La configuration fait partie de l'interprétation que fait l'allocutaire du texte auquel il est confronté » (Nølke, 2009 : 85).

Nølke distingue deux types principaux d'images du locuteur : LOC (une image du locuteur dans son rôle de constructeur de l'énonciateur) et différentes images de lui comme

source de points de vue (c'est donc LOC qui construit la configuration polyphonique dont il fait partie lui-même). Selon la ScaPoLine, la configuration se compose de quatre éléments fondamentaux : le locuteur-en tant que constructeur (LOC) assume la responsabilité de l'énonciation ; les points de vue (pdv) sont des entités sémantiques porteuses d'une source qui est dite avoir le pdv ; les êtres discursifs (ê-d) sont des entités sémantiques susceptibles de saturer les sources ; et les liens énonciatifs (liens) relient les ê-d aux pdv. Il en existe trois types (il existe le lien de responsabilité, le lien de réfutation, et les liens de non-responsabilité et de non-réfutation dont il y a toute une gamme). Il distingue ainsi les images suivantes du locuteur (Nølke, 2009 : 88) :

Le locuteur textuel, L, est la source d'un pdv que le locuteur avait préalablement à son énonciation et qu'il a toujours. L est présenté comme ayant tous les aspects d'une personne complète. LOC peut ainsi construire une image générale du locuteur ou une image de lui à un autre moment de son histoire.

Le locuteur de l'énoncé, l0, est la source d'un pdv que le locuteur a *hic et nunc*, mais qu'il n'a pas forcément ni avant ni après. La particularité de l0 est de n'exister que dans l'énonciation particulière, E.

Le locuteur d'énoncé, lt, est la source d'un pdv que le locuteur avait au moment t ($\neq 0$), où il a construit l'énonciation E.

Il existe en outre deux images de l'allocutaire :

- l'allocutaire textuel, A : la source d'un pdv que l'allocutaire avait préalablement à son énonciation et qu'il a toujours. A est présenté comme ayant tous les aspects d'une personne complète. LOC peut ainsi construire une image générale de l'allocutaire ou une image de lui à un autre moment de son histoire ;
- l'allocutaire d'énoncé, at : la source d'un pdv que le locuteur avait au moment t ($\neq 0$) où il a construit l'énonciation.

2.3. Constructivisme

Selon Paillard (2009 : 109), la place centrale accordée au sujet « tend à relativiser fortement le rapport de l'énoncé à l'état de choses qu'il exprime : pour Ducrot, dire le monde n'est pas un enjeu pour le linguiste. La notion de vérité, lorsqu'elle est introduite, reste souvent intuitive ». Dans ce cadre, l'énoncé n'est pas un équivalent de la phrase rapportée à la situation d'énonciation, mais est considéré « en tant qu'agencement de formes qui met en scène les rapports qui se jouent entre des sujets assimilés à des positions, un contenu et le monde. Ces rapports sont éminemment variables et doivent être calculés » (*Ibid.*, 110) ; la notion clef est celle de scène énonciative :

[Elle] repose sur l'hypothèse que l'énonciation n'est pas l'acte d'un sujet qui produit un énoncé mais un processus qui peut être reconstitué à partir de l'agencement des formes qui composent un énoncé. L'énonciation est donc l'ensemble des déterminations (dont les formes qui la constituent sont les marqueurs) qui interviennent dans la production de l'énoncé. Ni le sujet ni le monde ne sont posés comme premiers, dans un rapport d'extériorité à l'énoncé lui-même : ils ne sont pris en compte qu'à travers ce qu'en dit l'énoncé (*Ibid.*, 112).

Cela signifie alors que dans cette perspective, « le contexte ou la situation n'est pas extérieur à l'énoncé, mais qu'il est engendré par l'énoncé lui-même » (Franckel, 1998 : 11). Une corrélation très étroite se fait jour, à travers la notion même de valeurs référentielles, entre signification et contextualisation ou mise en situation. La forme même d'une séquence déclenche des potentialités contextuelles qui se trouvent stabilisées par le contexte effectif.

3. Discours et conscience

La différence entre les deux types d'approches présentées peut se traduire schématiquement de la manière suivante :

Théories centrées sur l'énonciation

Recherche des manifestations de l'énonciation > repérage de l'engagement dans le discours / l'énoncé

Théories centrées sur l'énoncé

Recherches des mécanismes d'interprétation de l'énoncé > repérage de l'énonciateur dans l'énoncé

Théorie constructiviste

Agencement des formes de l'énoncé > reconstitution du processus de l'énonciation

Ainsi, malgré la proximité thématique de ces approches, l'énonciation est soit l'objet d'étude (que l'on cherche à repérer), soit un facteur d'explicitation du sens de l'énoncé, soit un processus que l'on peut reconstituer à partir de l'agencement formel de l'énoncé.

Notre but n'est pas de prendre position pour l'une ou l'autre de ces approches, dont la conciliation pour les auteurs concernés serait difficile puisqu'elles engagent d'autres versants des modèles : notre objectif est plutôt de considérer les choses du point de vue du repérage des manifestations de la conscience en discours, de repérer les facteurs énonciatifs qui contribuent à l'assignation du sens et de mesurer dans ce cadre les dimensions énonciatives qui coexistent, en les rapportant à leur 'nature'. Pour cela, et pour intégrer la place du sujet, de la conscience et du rapport au monde, nous allons analyser deux exemples issus de romans mettant en scène des « jeunes de banlieue »¹. Premier exemple :

1) *Je m'appelle Sébastien, un jeune Africain aux mensurations convenables : 1,75 m pour 75 kilos. [...] J'ai fait des conneries, mais sans jamais aller trop loin. Je ne pense pas être un mauvais garçon. En tous cas, je suis apprécié de mon entourage. Ma passion c'est le sport et le football. Je le pratique depuis mon plus jeune âge et je crois que je suis assez doué. Je ne me vois pas faire autre chose, surtout qu'au point de vue scolaire, ce n'est pas vraiment ça. J'ai redoublé mon CP et cette année, je refais ma troisième.* (Thomté Ryam, *Banlieue noire*, 2006, Présence Africaine, p. 13-15).

De nombreux marqueurs énonciatifs sont à repérer, qui concernent tous les plans mentionnés ci-dessus : avec *convenable*, on voit la Compétence Topique investie dans le discours, puisqu'une certaine norme (Sarfaty parle d'*a priori doxal* de la communication) est présupposée, ce qui est indiqué morphologiquement par *conven-able*. Cet exemple montre également un jeu sur le rapport entre individualité (*J'ai fait des conneries*) et norme (*mais sans jamais aller trop loin*), avec également un effet polyphonique de discours « état civil », avec *un jeune Africain aux mensurations* etc. Nous avons aussi la voix d'un discours « rapporté » dans *je suis apprécié de mon entourage*, et aussi un usage irrégulier et thématique de *je* : l'expression de la subjectivité s'insinue en effet sur les domaines qui attirent le jeune homme, avec *je crois, je ne me vois pas*, et aussi avec la tournure *Ma passion c'est...* Ceci contraste avec la brièveté et la factualité de *J'ai redoublé... je refais ma troisième*. Selon les aspects polyphoniques mentionnés, on peut donc dissocier le locuteur (Sébastien) qui crée un être discursif (*un jeune Africain...*) ainsi que ceux de son entourage : ces différents pdv interagissent alors pour la construction de l'identité du jeune homme, selon un ton locuteur qui se double parfois d'un ton de témoin, possible puisque cette présentation est celle d'un personnage de roman, et intègre des spécificités narratives à cette présentation : l'entourage est construit selon la voix qui lui est assignée par le narrateur, qui se co-constitue dans le même temps. Un deuxième exemple permet de compléter cette description :

2) *Moi, c'est Yazad, mais dans le quartier on me surnomme Yaz. J'ai stoppé l'école à seize piges, maintenant j'ai vingt et un hivers, avec l'impression d'en avoir le double tellement le temps stationne. Depuis que j'ai arrêté l'Éducation nationale ou depuis que les cours de l'Éducation nationale m'ont sacqué, je n'ai pas vraiment eu l'occasion de bosser, pas assez d'expérience comme disent les boss. Tu parles! Ils te donnent pas ta chance et te chantent tous en chœur : pas assez d'expérience professionnelle. Mon cul!* (Rachid Djaïdani, *Boumkeur*, 2001, Seuil, p.9-10).

Cet exemple illustre la co-construction du sujet et de la conscience de soi, par l'énonciateur et les interlocuteurs. En effet, la présentation (*moi, c'est...*) est doublée d'une voix autre (*dans le quartier on*

¹ J'utilise des exemples cités par Christina Horvath (2008) qui traite du roman urbain contemporain en France.

me surnomme). De même, l'exposition de sa situation (*depuis que j'ai arrêté l'Éducation nationale*) est transposée selon un autre aspect perceptif (*ou depuis que les cours de l'Éducation nationale m'ont sacqué*) : le *ou* marque d'ailleurs explicitement les deux pdv possibles, construisant ainsi deux êtres discursifs distincts, Yzard-abandonné et Yzard-abandonneur. La voix des patrons est ensuite véhiculée avec *pas assez d'expérience comme disent les boss*. Cette voix est fortement mise à mal (*Tu parles!* puis *Mon cull!*) faisant aller l'interprétation avec la constitution de l'image d'un interlocuteur qui se joindrait à l'être discursif Yzard-abandonné, selon un ton proche du ton de témoin identifié par Lescano. Le lecteur, qui est en effet l'interlocuteur direct, a accès aux domaines de savoirs par l'intermédiaire de la parole rapportée, d'abord presque directement, puis par l'appréciation qui en est faite. Pour finir, le processus énonciatif semble contribuer, grâce aux mécanismes identifiés, à la construction d'un sujet énonçant, qui définit son identité au croisement des voix et des êtres discursifs qui peuplent son récit.

Conclusion

Comme nous l'avons présenté, l'énonciation s'envisage à travers différentes modalités, selon que l'on considère le processus énonciatif qui met à profit l'engagement d'une subjectivité en discours ou l'énoncé comme trace de phénomènes impliquant le sujet. Mais dès que l'on s'intéresse à des exemples précis, nous voyons que ces niveaux interagissent en permanence : le sujet énonçant investit son discours, se construit dans et par lui ; mais pour cela, il a recours à des moyens linguistiques, qui lui permettent de construire des voix, portées par des êtres discursifs et selon différentes tonalités (voir aussi Longhi, 2011). C'est ainsi qu'apparaît la conscience du sujet énonçant, au cœur même du discours qu'il construit et organise grâce aux moyens linguistiques qui lui permettent l'expression de sa subjectivité.

Références bibliographiques

- Benveniste, Emile. 1966 [Edition 2010]. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Carel, Marion. 2008. « Polyphonie et argumentation », dans Merete Birkelund, Merete, Hansen Mosegaard et Coco Noren (éds.), *L'énonciation dans tous ses états*. Bern : Peter Lang, 29-45.
- Coquet, Jean-Claude. *La quête du sens : le langage en question*. Paris, PUF.
- _____. 2007. *Phusis et logos*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes.
- Ducrot, Oswald. 1985. *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.
- Durafour, Jean-Pierre. 2004. « De l'hétérogénéité et de l'adventicité du sens. Anticipation téléologique en sémantique génétique », consulté sur <http://homepages.uni-tuebingen.de/jean-pierre.durafour/anticipation2.pdf>
- Franckel, Jean-Jacques. 1998. « Référence, référenciation et valeurs référentielles », consulté sur : <http://www.llf.cnrs.fr/Gens/Franckel/jjf.Refer-ence=-iation.98.doc>
- Horvath, Christina. 2008. *Le roman urbain contemporain en France*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Lescano, Alfredo. 2009. « Pour une étude du ton ». *Langue française*, 164, 45-60.
- Longhi, Julien. 2008. *Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive*. Paris : L'Harmattan.
- _____. 2011. *Visées discursives et dynamiques du sens commun*. Paris : L'Harmattan.
- Nölke, Henning. 2009. « Types d'êtres discursifs dans la ScaPoLine ». *Langue française*, 164, 81-96.
- Paillard, Denis. 2009. « Prise en charge, commitment ou scène énonciative ». *Langue française*, 162, 109-128.
- Rabatel, Alain. 2005. « Le point de vue, une catégorie transversale ». *Le Français aujourd'hui*, 151, 57-68.
- Sarfati, Georges-Elia. 1996. « La sémantique : de l'énonciation au sens commun. Éléments d'une pragmatique topique ». *Texte !* Décembre 2004, consulté sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Sarfati/Sarfati_Semantique.html

- _____. 2008. « Pragmatique linguistique et normativité : remarques sur les modalités discursives du sens commun », *Langages*, 170, 92-108.
- Varela, Francisco. 1988. *Connaître : Les sciences cognitives, tendances et perspectives*. Paris Le Seuil.